

# Le choix de Mark Twain

## La souffrance derrière le rire

William D. Fitts

**D**urant l'été 1907, l'université d'Oxford décerna un doctorat honoris causa à cinq artistes. On remarquait le poète et romancier Rudyard Kipling, le fondateur et premier général de l'Armée du Salut William Booth, le sculpteur Auguste Renoir et le compositeur Camille Saint-Saëns. Mais le plus ovationné par les étudiants fut sans doute le lauréat originaire des Etats-Unis d'Amérique, que Lord Crozon présenta en ces termes : « Humoriste aimable et enjoué, toute la terre résonne de votre joie de vivre intérieure ; je vous confère, à titre personnel et au nom de toute l'université, le doctorat honoris causa en lettres. »<sup>1</sup>

Il est vrai que le Mark Twain que l'auditoire universitaire aperçut ce jour-là, avec sa robe et son mortier de docteur, rayonnait de joie. Or, peu de personnes se doutèrent que derrière les grosses moustaches et la crinière blanche de l'écrivain se dissimulait beaucoup de tristesse : sa fille préférée était morte de la méningite, sa cadette était atteinte d'épilepsie et sa femme avait succombé à une maladie cardiaque. En fait, cela faisait 70 ans, depuis sa venue au monde avec la comète de Halley, que les causes de tristesse s'accumulaient dans la vie de Mark Twain.

### Influences précoces

Samuel Langhorne Clemens était issu d'un foyer spirituellement divisé. Clemens disait de son père, petit commerçant de campagne respecté mais sans grande envergure : « Il n'est allé à l'église qu'une fois : ce fut la première et la dernière. » Plus tard, le fils remarqua que l'agnostique John Clemens n'avait fait preuve d'affection qu'à

une seule occasion dans sa vie : sur son lit de mort, lorsqu'il embrassa sa fille Pamela. Il se peut que le fait d'avoir assisté en secret à l'autopsie pratiquée sur son père ait aussi affecté l'état spirituel du garçon. Sam n'avait que 12 ans lorsque son père mourut.<sup>2</sup>

Il ne se rappelait pas non plus avoir vu des échanges affectueux entre son père et sa mère. Elle s'était querellée avec l'homme qu'elle aimait et avait épousé John Clemens par dépit. La famille vivait « sur les nerfs ». La mère était une hypocondriaque toujours en quête de médicaments. Mais, avant tout, ce fut sans doute l'éducation calviniste du jeune garçon qui lui fit le plus de tort. Enfant, il apprit au cours d'études bibliques et à l'école du dimanche, que l'individualisme devait être puni comme un péché.

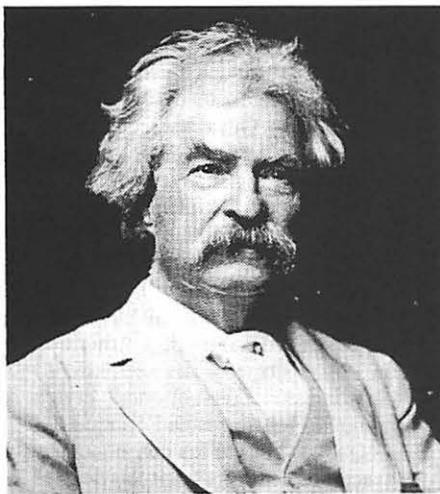
Le calvinisme était en perte de vitesse [dans le Midwest] : ce n'était plus qu'une affaire d'habitude ; le prêtre enthousiaste avait fait place depuis long-

temps à l'évangéliste hystérique [dont Mark Twain allait faire la satire plus tard dans des œuvres comme *les Aventures de Huckleberry Finn*]. Malgré toutes ses recherches, il ne trouvait nulle part, ni chez les hommes ni dans les livres, le pain et le vin spirituels qu'il cherchait.<sup>3</sup>

Sur le lit de mort de son père, la mère de Sam lui fit promettre d'être sage. Cette même nuit, il devint somnambule. Lorsqu'il quitta la maison plus tard, elle lui fit promettre de ne toucher ni à la boisson, ni au tabac, ni au jeu. Il semblait prisonnier de cette emprise. Rapidement, il dut gagner le pain de la famille ; il souffrait du conflit qui opposait sa créativité aux conventions que lui imposait le calvinisme de sa mère. Il développa donc assez tôt une double personnalité — celle qui satisfaisait les exigences de sa mère et celle qui explorait son individualisme et son originalité propres.<sup>4</sup>

D'immenses sentiments de culpabilité envahissaient le jeune Clemens lorsqu'il voyait ses erreurs à la lumière du calvinisme hérité de sa mère. Une fois, il donna des allumettes à un clochard qui voulait fumer dans la prison Hannibal. L'homme mit le feu à sa cellule et mourut brûlé vif. Clemens se sentit coupable de sa mort.<sup>5</sup>

La misanthropie dont Clemens fit preuve plus tard remonte certainement à sa jeunesse. Il ne rencontra qu'une personne qui réfléchissait vraiment : Macfarlane, un Ecossais amer, pour qui l'homme était le seul fruit gâté du royaume animal.<sup>6</sup> Cette vision négative de l'humanité allait imprégner la plus grande partie des derniers écrits de Clemens depuis *The Tragedy of*



Mark Twain (1835-1910)

Photos : The Bettmann Archive

*Pudd'nhead Wilson* jusqu'à *What is Man ?* et *Letters From the Earth*.

Clemens échappa pour un temps à ses sentiments de culpabilité en travaillant comme jeune pilote sur le Mississippi. Son intérêt pour les navigateurs du fleuve venait sans doute en grande partie de l'impression de liberté et d'énergie qu'ils dégagent. Mais son frère Henry fut terriblement brûlé lors de l'explosion d'un bateau à vapeur, le *Pennsylvania*, près de Memphis. Il mourut, après l'administration d'une dose de morphine. Clemens se sentit en partie responsable de la mort de son jeune frère.<sup>7</sup>

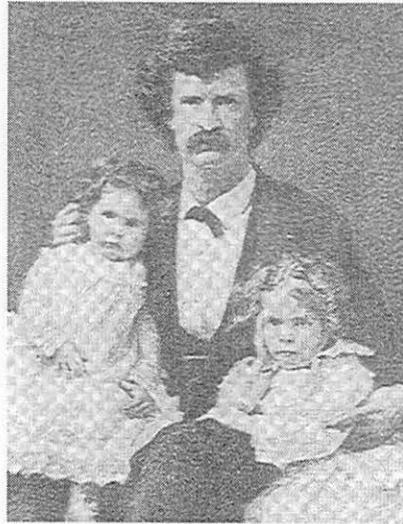
A peine parvenu à l'âge adulte, Clemens alla dans le Nevada avec son frère Orion. Là, de nouveau, il fut tenaillé par le souci de faire fortune pour sa famille, en particulier pour sa mère. Mais, ayant découvert qu'il n'était pas fait pour être chercheur d'or, il se mit à écrire. Il fut alors en butte aux plaisanteries des mineurs. Cela blessa sa sensibilité et l'irrita. Le souci de se conformer à la mentalité du camp des mineurs étouffait sa créativité. Ecrire « était un péché aux yeux de sa mère et une honte pour la société ». Son biographe, Albert Bigelow Paine, décrit son humeur chagrine. Un camarade raconte : « Il était le boute-en-train du camp, mais si parfois une remarque le blessait, il ne parlait presque plus pendant un ou deux jours. » Clemens signa ses premiers écrits « Josh » de peur d'être fustigé par les mineurs parce qu'il faisait de la « littérature ».<sup>8</sup>

C'est ainsi que Samuel Clemens, mineur et soi-disant écrivain, parvint à l'âge adulte chargé d'un lourd héritage spirituel. La lecture de Robert Ingersoll durant cette période ne l'aida guère. Il se peut qu'Ingersoll lui ait permis de se libérer de la superstition et de la bigoterie dont il a fait la satire dans *Huckleberry Finn* et qu'il réprouvait chez Harriet Beecher Stowe, mais apparemment, cela ne lui apporta pas la paix que son âme recherchait. A San Francisco, la tension entre le désir de sa mère (et le sien propre) de faire fortune et la nécessité d'abandonner la littérature devint tel, qu'il menaçait de mettre fin

à ses jours. Mais il n'eut pas le courage d'appuyer sur la gâchette.<sup>9</sup>

### La difficulté à croire

Dorénavant, à cause de son passé, Samuel Clemens allait se poser des questions sur le christianisme et la Bible. Il déclara au pasteur Joseph Twichell : « Je ne crois pas que votre Bible ait été plus inspirée par Dieu que n'importe quel autre livre. Je crois que du début à la fin — la rédemption et tout le reste —, c'est un



Mark Twain et ses filles.

pur produit de l'imagination humaine. »<sup>10</sup> Pourtant, c'est le même homme qui écrivait aussi :

Il est difficile de choisir le plus beau passage d'un livre comme la Bible. ... Qui a enseigné à ces écrivains de l'ancien temps la simplicité du langage et l'émotion du récit ? Qui leur a appris à s'effacer complètement derrière le texte et à faire oublier la présence du narrateur ?<sup>11</sup>

Ses questions reflètent en grande partie les tourments de l'Amérique du 19<sup>ème</sup> siècle — divisée entre un christianisme conventionnel et les nouvelles tendances de l'époque.

Quelles ont été les conséquences exactes des conflits spirituels de Clemens sur sa famille ? Dans une lettre à Olivia Langdon, peu avant leurs fiançailles, il écrivit : « L'émotion,

l'émotion religieuse authentique, Livy, ne veut pas venir. ... Je prie pour ça — c'est tout ce que je peux faire. Je ne sais pas comment forcer une émotion. »<sup>12</sup> Il essaya en vain, au début de leur mariage, de s'adapter à la foi chrétienne de son épouse, disant même à une certaine occasion : « Je crois en toi comme je crois au Sauveur. »<sup>13</sup> Il alla à l'église, composa une émouvante méditation sur la Nativité, envisagea de faire un récit de la vie du Christ et signa une lettre d'amour par ces mots : « Au revoir — avec un baiser d'affection respectueuse — et — Hébreux XIII, 20. »<sup>14</sup> Mais ces dispositions ne durèrent pas longtemps.

Clemens, qui avait promis à sa femme de s'abstenir de boisson et de tabac, faillit bientôt à sa promesse — comme il l'avait fait avec sa mère. Il admit même plus tard être parvenu à affaiblir le christianisme d'Olivia — « c'est sans doute le seul crime de ma vie que je regrette aujourd'hui ». <sup>15</sup>

### Douleur familiale

On sait que le caractère réel d'une personne se révèle dans la souffrance et ce fut le cas de Mark Twain. En 1872, lorsque la famille perdit un fils, Langdon, il se replia de plus en plus sur lui-même. Il justifiait ses désillusions croissantes par une pensée déterministe. « Le livre de la nature nous montre clairement que Dieu se désintéresse complètement de nous — et de tout ce qui vit. ... La Loi de la répartition des joies et des peines révèle une absence totale de justice sentimentale », écrivait-il.<sup>16</sup> Il croyait que la Bible avait emprunté la Règle d'Or à Confucius et l'Immaculée Conception à l'Égypte, aux hindous, aux Grecs et à Rome.<sup>17</sup> Il rejetait la croyance en « la divinité du Sauveur ». <sup>18</sup>

A cette époque-là, Olivia fut atteinte de troubles cardiaques dus à une hyperthyroïdie aiguë. Durant sa maladie, les accès d'humeur subits de Clemens ébranlèrent leurs filles.

Suite page 32

## Le choix . . .

☞ Suite de la page 15

La personnalité de l'une d'elles se modifia ; elle devint épileptique. Clemens avait une affection toute particulière pour sa fille aînée Susy, qui se trouvait à Bryn Mawr. Comme sa mère le lui avait enseigné, il exigeait la perfection à la maison. Son invention de la machine à composer Paige fut un échec et il fut harcelé par ses créateurs. Devant tant de difficultés, il disait parfois à Olivia qu'il ne croyait pas en une vie future, ce qui la troublait profondément. William Dean Howells raconte comment Clemens déclara plus tard à sa femme qu'il « avait repensé à tout cela et qu'il était convaincu à présent que l'âme vivait après la mort. Mais c'était trop tard. Olivia avait compris la ruse. »<sup>19</sup>

Quand Susy mourut d'une méningite en 1896, l'amertume de Clemens s'accrut. Son sentiment de culpabilité refit surface. Il écrivit *What Is Man ?* — sa « Bible » — complètement déterministe — et *Following the Equator*. « Nous ne parlons jamais de la seule impulsion qui inspire et dicte chaque acte de l'homme », écrivait-il. L'homme « n'est rien d'autre que ce que les influences extérieures ont fait de lui. ... La pitié est pour les vivants et l'envie pour les morts. » Olivia refusa d'écouter la lecture de la dernière partie de *What Is Man ?*, et il se replia encore plus sur lui-même.<sup>20</sup> Finalement, avec l'accord de ses médecins, elle décida de ne lui accorder que cinq minutes par jour avec elle, sous prétexte qu'« il était l'une des causes essentielles de l'état de grande fatigue nerveuse et de détresse dans lequel elle se trouvait ».

Clemens devint encore plus négatif dans *The Mysterious Stranger*, où il écrivit : « Il n'y a ni Dieu, ni univers, ni race humaine, ni vie terrestre, ni enfer. Tout est un rêve — un rêve grotesque et insensé. Rien n'existe en dehors de soi. L'homme n'est qu'une pensée — un doute errant, une réflexion inutile, une idée vagabonde, qui se promène au ha-

sard des éternités du néant ! »<sup>21</sup>

Olivia mourut le 5 juin 1904, et le sentiment de culpabilité de Clemens atteignit les limites du supportable. Il se rappelait comment la foi en Dieu de sa compagne s'était refroidie vers la fin de sa vie. Il se souvenait de sa détresse, au début de leur mariage, quand il avait refusé de prendre la communion, et du temps qu'elle avait passé en prière pour tous les deux. Il repensait à ce qu'elle avait dit, lorsqu'ils avaient cessé d'aller à l'église : « Eh bien, si tu dois être perdu, je veux être perdue avec toi. » Il se rappelait ce qu'elle avait répondu alors qu'il lui disait de s'accrocher à sa foi, si cela devait l'aider : « Je ne peux pas, Youth. Je n'ai plus de foi. » Et il gémit : « J'ai enlevé à Livy sa religion et je ne lui ai rien donné en retour. Je lui ai seulement apporté de l'inquiétude. »<sup>22</sup>

## Le choix

Samuel Clemens trouva finalement le repos le 21 avril 1910. Comme son père, il était devenu agnostique et anticlérical. Comme sa mère, il était devenu, vers la fin, un perfectionniste exigeant qui faisait vivre toute sa maison « sur les nerfs ». Mais Clemens n'était-il qu'une simple illustration du déterminisme en vogue cher aux nombreux écrivains contemporains de l'Amérique du 19<sup>ème</sup> siècle ? En tant qu'adulte, n'a-t-il pas eu l'occasion de choisir les textes qui pouvaient l'aider à définir sa conception du monde ? N'a-t-il pas eu le choix entre le calvinisme de sa mère (à la limite de la sensiblerie), l'agnosticisme de son père et d'Ingersoll, la foi d'Olivia (qu'il semble avoir aussi pris pour un excès de sen-

sibilité) et, finalement, un désir de chercher Dieu de tout son être ? La promesse de Dieu est sans équivoque : « Vous me chercherez et vous me trouverez, si vous me cherchez de tout votre cœur. »<sup>23</sup>

Les dernières paroles de Mark Twain à sa fille Clara furent : « Au revoir, ma chère, si jamais un jour nous nous retrouvons... » Peut-être que toute la tragédie de la vie de Mark Twain se trouve dans cet ultime *si*.

## NOTES

1. Hamlin Hill, *Mark Twain : God's Fool* (New York : Harper-Colophon, 1973), p. 175.
2. Justin Kaplan, *Mark Twain and His World* (London : Michael Joseph, 1974), p. 14-16.
3. Van Wyck Brooks, *The Ordeal of Mark Twain*, éd. rev. (New York : E. P. Dutton, 1920), p. 30, 37.
4. Brooks, *op. cit.*, p. 40-43.
5. Kaplan, *op. cit.*, p. 24, 160, 161.
6. Brooks, *op. cit.*, p. 38.
7. Kaplan, *op. cit.*, p. 37.
8. Brooks, *op. cit.*, p. 77-81.
9. *Id.*, p. 86.
10. Albert Bigelow Paine, *Mark Twain, a Biography : The Personal and Literary Life of Samuel Langhorne Clemens* (New York : Harper and Brothers, 1912), vol. 2, p. 631.
11. Carolyn Harnsberger, *Mark Twain's Views of Religion* (Evanston, Ill. : Schori, 1961), p. 12.
12. Lettre, 2 janvier 1869, dans Carolyn Harnsberger, *Mark Twain Family Man* (New York : Citadel, 1960), p. 58.
13. Kaplan, *op. cit.*, p. 81.
14. *Id.*, p. 82.
15. *Id.*, p. 83.
16. Albert Bigelow Paine, *Mark Twain's Notebook* (New York : Harper and Brothers, 1935), p. 360.
17. Harnsberger, *op. cit.*, p. 24, 25.
18. Albert Bigelow Paine, *Mark Twain's Letters* (New York : Harper and Brothers, 1917), vol. 2, p. 323.
19. William Dean Howells, *My Mark Twain : Reminiscences and Criticisms* (New York : Harper and Brothers, 1910), p. 32.
20. Kaplan, *op. cit.*, p. 165, 166.
21. *Id.*, p. 172.
22. Harnsberger, *op. cit.*, p. 15, 16.
23. Jérémie 29 : 13.

William D. Fitts (Ph.D. Texas A & M University) est professeur d'anglais à Union College, à Lincoln, dans le Nebraska, aux U.S.A.